

Réentendre Ernst Bloch

Ernst Bloch

- Héritage de ce temps*
Traduit et présenté par
Jean Lacoste } Paris, Klincksieck, 2017, 354 p.
- Rêve diurne, station debout
et utopie concrète*
Entretiens avec José Marchand
traduits et présentés par
Arno Münster } Paris, Lignes, 2016, 178 p.
- Du rêve à l'utopie*
Entretiens philosophiques
choisis et présentés par
Arno Münster } Paris, Hermann, 2016, 232 p.

L'importance d'un philosophe se mesure aussi à l'intensité de sa rencontre avec les préoccupations de ses lecteurs, lesquelles peuvent aussi bien être des soucis que des espoirs. De ce point de vue, deux ouvrages philosophiques du dernier demi-siècle ont une portée exemplaire, tant leurs titres reflètent bien les états d'esprit de deux générations successives. En parlant en 1979 d'un *Principe responsabilité*, Hans Jonas s'opposait terme à terme au *Principe espérance*, le grand œuvre d'Ernst Bloch, rédigé pendant la guerre, maintes fois repris et finalement publié en 1959¹.

1. La confrontation d'Ernst Bloch et de Hans Jonas fait l'objet d'un livre récent d'Avishag Zafrani : *Le Défi du nihilisme. Ernst Bloch et Hans Jonas*. Paris, Hermann, 2014, 388 p. Mentionnons aussi, quoique son approche diffère sensiblement de la nôtre, les travaux de Michaël Löwy, en particulier *Juifs hétérodoxes. Messianisme, romantisme, utopie*, Paris, Éditions de l'Éclat, coll. « Philosophie imaginaire », 2010,

Le livre de Jonas se présentait comme « une éthique pour la civilisation technologique » et son accord avec l'inquiétude écologiste est si profond qu'on ne discerne plus dans quelle mesure il l'a annoncée et dans quelle mesure il s'est fait l'écho d'un air du temps en attente de sa formulation philosophique. *A fortiori* depuis que l'exigence de lutte contre le réchauffement climatique a acquis la force d'une évidence, cette thématique peut être tenue pour l'idéologie officielle de notre temps, quand bien même *Le Principe responsabilité* n'aurait été lu que par la maigre cohorte des lecteurs d'ouvrages philosophiques.

La pensée d'Ernst Bloch est plus éloignée de nos évidences et le temps pourrait être venu de nous tourner de nouveau vers elle. Plusieurs parutions récentes en donnent l'occasion, en particulier ces entretiens philosophiques réalisés entre 1964 et 1976, quand la pensée de l'auteur du *Principe espérance* rayonnait sur ceux qui, à la suite de Rudi Dutschke, allaient être à l'origine du Mai 68 allemand. Durant les mêmes années, les Français parlaient davantage d'Herbert Marcuse, sans doute parce que le freudo-marxisme leur était plus accessible qu'une pensée marquée par une forme de mysticisme.

Ernst Bloch est décédé en 1977, à peu près au moment où s'éteignait aussi l'esprit soixante-huitard. C'est alors que Jonas rédige son *Principe responsabilité*, dans lequel il s'en prend aux naïvetés de cet utopisme naguère partagé par les jeunes du monde occidental. Quand une génération chasse l'autre, c'est aussi son idéologie qui efface celle de la précédente. De même que l'on ne comprend plus comment la génération antérieure a pu s'habiller de manière aussi ridicule, l'idéologie effacée devient incompréhensible, puis invisible. La *responsabilité* prônée par Jonas va de soi – du moins à titre de valeur reconnue, ce qui ne signifie pas que l'on y sacrifierait effectivement dans la pratique – et l'*espérance* dont parlait Ernst Bloch ayant quelque chose de suranné, le plus simple est de l'ignorer. Qu'a-t-on à faire d'un philosophe qui n'a pas refusé d'enseigner dans une Leipzig soviétisée ? Et qui, même après son installation à l'Ouest (il

ainsi qu'un article en ligne : https://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/203/files/2013/01/LOWY_Bloch.Jonas_.pdf.

professait à Tübingen, l'université qui avait eu pour étudiants Hegel, Schelling et Hölderlin), persistait à se situer dans la mouvance communiste. Sans doute ce mauvais esprit avait-il été mis à la retraite d'office par le régime de Walter Ulbricht, mais il n'avait pas été incarcéré, preuve qu'il n'était *pas assez* dissident. On le déclara donc stalinien. Quoique tout à fait déplacée, ou peut-être justement pour cette raison, l'insulte était commode : elle mettait un terme au débat avant même qu'il n'ait été engagé. Inutile donc de lire ce représentant d'une ère heureusement révolue.

On peut considérer que les poubelles de l'histoire sont faites pour être remplies et qu'il n'y a pas à s'offusquer que tel soit le destin de la plupart des philosophes, même de ceux qui connurent une heure de gloire auprès d'un public assez large. Si l'on se refuse à cet oubli tranquille, ce peut être dans l'état d'esprit du thésard qui a trouvé un beau sujet d'étude. On peut aussi tenter de faire partager la conviction que le projet philosophique d'Ernst Bloch répond à une attente insoupçonnée de notre époque.

Il ne s'agit pas de dire que l'exigence de *responsabilité* ne devrait plus avoir cours. On peut être irrité par les partis politiques qui se réclament de l'écologie, voire juger simpliste la propension de certains à expliquer par des crises écologiques tous les conflits qui perturbent le monde actuel ; on ne peut sérieusement contester que, comme l'écrit Jonas, « pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les actions de l'homme pourraient se révéler irréversibles » et qu'en conséquence, il importe de formuler une « éthique pour la civilisation technologique » dont le maître mot soit *responsabilité*. Cela admis, il est légitime de considérer qu'en s'obnubilant ainsi sur sa responsabilité, notre époque ferme la porte à l'avenir, lequel n'est plus perçu que sur le mode de la catastrophe annoncée que l'on pourrait seulement tenter de retarder. Le réchauffement climatique apparaît ainsi comme le destin aussi inéluctable pour la planète que la maladie d'Alzheimer l'est pour les individus qui n'auront pas été tués par quelque maladie de pollution. Nous vivons dans la peur d'un avenir qui ne serait gros que de calamités, entre accidents nucléaires, crise climatique et domination du biopouvoir. Cette peur se traduit, entre autres, par un appétit sécuritaire démesuré, au détriment

de libertés qui paraissent ne servir que les intérêts de puissances hostiles au bien-être des citoyens sages. N'y aurait-il plus d'autre espérance que celle des soixante-dix vierges pour l'islamiste qui aura fait la preuve de son efficacité meurtrière?

À force de *responsabilité*, nous devrions aller vers l'avenir à reculons, ce qui est proprement *désespérant*. Comment s'étonner que les jeunes générations aient une vision aussi noire du monde qui leur est offert en héritage? Si l'on se pose cette question, on comprendra que ce n'est pas dans un état d'esprit antiquaire qu'il y a lieu de retrouver le chemin d'Ernst Bloch, mais parce que la lecture de ce jeune homme de quatre-vingt-douze ans mort il y a quarante ans est un bain de jouvence. Nous avons besoin d'une parole enfin jeune, qui ouvre vers un avenir perçu comme lumineux – nous avons besoin d'un *Principe espérance*. Exemple, Bloch l'est à sa manière simple et souriante lorsque, évoquant la manière dramatique dont Sartre vit sa cécité, il dit que lui aussi est aveugle et n'en fait pas tant d'histoires.

Certains croient bon d'alerter contre un prétendu « danger de progrès » alors que la notion de progrès emporte une pleine positivité. Tout accroissement du pouvoir d'agir crée des risques nouveaux: dès lors que l'humanité a maîtrisé le feu, elle s'est donné un pouvoir de destruction qu'aucune autre espèce animale n'a jamais possédé. Mais cette maîtrise de l'énergie est aussi à l'origine de tout ce que l'humanité a accompli de grand, à commencer par l'exercice de la pensée, celle déjà qui prend conscience de la *responsabilité* que son pouvoir accru sur la nature confère aux hommes.

Au début de la préface intitulée « Sous bénéfique d'inventaire » qu'il a rédigée pour la nouvelle édition d'*Héritage de ce temps*, Jean Lacoste dit parfaitement ce qui, après avoir motivé la composition de ce livre au début des années trente, justifie sa réédition :

Comment en est-on arrivé là? Comment l'extrême droite a-t-elle pu arriver aux portes du pouvoir, ou s'y trouver déjà, dans toute l'Europe? Telle est, dans sa terrible simplicité, la question, stratégique, que pose Ernst Bloch. [...] Comment les forces de progrès qui portaient les espérances de l'utopie, ont-elles pu se laisser ainsi écraser par les idéologies totalitaires, réactionnaires, conservatrices?

Pour une bonne part, ce livre est fait de la réunion de courts textes polémiques sur le nazisme et l'« apparence révolutionnaire » de ce mouvement, cette « énorme imposture ». Jean Lacoste parle à juste titre d'une « série impressionnante d'articles » ; il n'en reste pas moins que ces textes sont datés et que certains des débats évoqués nous sont devenus étrangers. C'est ainsi que nous peinons à comprendre que Bloch ait besoin de défendre l'expressionnisme contre le réalisme socialiste, tant ce dernier nous semble indéfendable. Ce livre militant aura été le plus critiqué de tous ceux de son auteur : on en blâme l'engagement communiste, quelque hétérodoxe qu'il ait toujours été, plutôt que d'apprécier la lucidité du diagnostic porté à un moment où des esprits qui n'étaient pas médiocres se sont laissés prendre à la rhétorique « révolutionnaire » du nazisme. Que perdure (ou revienne ?) un tel aveuglement est un des symptômes sur lesquels la lecture de ce livre devrait nous alerter, en ces temps où d'aucuns ont des complaisances colorées d'antisémitisme pour une conjonction d'autoritarisme et de nationalisme.

Quand Ernst Bloch achève ce livre en Suisse, il est un philosophe allemand notoire, que la lucidité de ses prises de position a signalé aux nazis comme un ennemi à abattre. Son exil dès l'hiver 1933 ne fut pas une simple précaution liée à une identité juive dont il ne se souciait guère : il figurait sur la liste de ceux qu'il était urgent d'incarcérer, à cause de ses écrits qu'il importait de brûler. Dès 1924 et le putsch manqué de Munich, Bloch avait écrit qu'il ne fallait pas « faire peu de cas de l'emprise de Hitler sur la jeunesse ».

En 1914, il s'était déjà exilé à Zurich, pour n'avoir pas à participer à la guerre qu'il réprouvait. Il était, comme Romain Rolland, de ceux qui devaient s'enthousiasmer pour la révolution d'Octobre, quoique plutôt à la manière dont Kant s'était enthousiasmé pour la France de Valmy. En 1919, il aurait pu acquérir la nationalité suisse mais il préféra rentrer en Allemagne puisque la paix y était rétablie et le régime impérial aboli. Moins de quinze ans plus tard, il dut refaire le chemin dans l'autre sens. L'exilé de la Première Guerre mondiale composa son premier grand livre, qui le fit connaître à un large public : *Esprit de l'utopie*. L'exilé de la Seconde Guerre mondiale rédigea son *magnum opus*, le gigantesque *Principe espérance*. En première approche, on peut

caractériser Bloch comme le penseur qui eut la force d'écrire ces livres d'espoir durant ces années les plus sombres tant pour l'Europe que pour lui-même – car les conditions de son exil américain des années quarante étaient loin d'être aussi confortables que celles d'un Thomas Mann ou d'un Adorno.

Les deux livres d'entretiens récemment publiés par Arno Münster² fournissent l'occasion d'une prise de contact avec ce penseur singulier. Dans l'un, *Du rêve à l'utopie*, Münster a rassemblé des dialogues de Bloch avec divers interlocuteurs, dont Jean-Michel Palmier. L'autre transcrit une longue interview par José Marchand, enregistrée en 1974 pour la Société française de production, mais jamais diffusée à la télévision. Tous ces entretiens datent de la même époque de la vie d'Ernst Bloch: octogénaire, il porte un regard rétrospectif sur son existence, il parle assez peu de sa vie privée mais s'efforce de faire entendre ce qu'il dit depuis près de six décennies. L'interview destinée à la télévision a le mérite de la clarté et de la continuité: un cheminement intellectuel retracé dans l'ordre chronologique, la plupart des chapitres étant centrés sur un ouvrage. La suite des entretiens plus brefs regroupés dans *Du rêve à l'utopie* est plus heurtée: il n'est pas rare que l'on retrouve, face à des interlocuteurs différents, le même thème déjà abordé de manière assez proche quoique un peu différente; cette diversité des éclairages est elle-même instructive.

Pour qui a déjà lu Ernst Bloch, le principal intérêt de ces livres tient à la manière dont le philosophe parle de ceux qu'il a rencontrés, professeurs ou amis. Répondant à José Marchand, il évoque ses amitiés françaises, depuis les rencontres de 1935, lors du congrès pour la Défense de la culture, jusqu'à celles d'après-guerre, avec Maurice de Gandillac, Lucien Goldmann ou Jean Wahl. On est là dans le registre convenu des échanges entre collègues, à la différence de ce que l'on apprend en découvrant l'intérêt que ce communiste de cœur nourrit pour Bergson – plutôt, remarque Jean Lacoste³, celui des *Deux sources de la morale et de la religion*.

2. Arno Münster a consacré plusieurs livres à Ernst Bloch, dont *L'Utopie concrète d'Ernst Bloch. Une biographie*, Paris, Kimé, 2001.

3. E. Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit., p. XVIII.

Il n'est pas surprenant qu'il dise son amitié pour des musiciens comme Otto Klemperer ou Kurt Weill, mais on attend surtout ses propos sur ceux avec qui la proximité intellectuelle est la plus grande, au point qu'il put y avoir, ou non, influence réciproque. On lit ainsi de belles pages sur sa rencontre avec Simmel et sa déception de voir en 1914 le maître admiré verser dans «le bellicisme et le pangermanisme» : il était «incompréhensible que l'ami de Bergson, que cet amoureux et admirateur de la culture française, de la cuisine française et du vin français, pût approuver cette guerre⁴». On sera sensible aussi à ce qu'il dit de son amitié avec Lukács, jamais rompue malgré la profondeur des désaccords tant politiques que philosophiques. Celui-ci touche juste quand, invité à commenter la divergence de leurs chemins, il déclare : «cette séparation s'est approfondie, pour moi, avec chaque pas que j'ai fait pour devenir un marxiste plus authentique⁵». Et Lukács ajoute qu'il «s'agit en fait non d'un système marxiste, mais d'un système utopique. Parce que la conception fondamentale de Bloch est utopique». Le fait est : Bloch n'a jamais cherché à «devenir un marxiste plus authentique».

Le lecteur de *Traces* et d'*Héritage de ce temps* pouvait s'attendre à ce que leur auteur dise sa proximité avec Kracauer écrivant sur *Les Employés*⁶. Les choses sont plus délicates à propos de Walter Benjamin car celui-ci avait peu apprécié l'usage fait de ses propres textes dans *Héritage de ce temps*, se plaignant de ce qu'il ressentait comme un plagiat. Les deux amis s'en sont expliqués et Benjamin s'est dit «heureux» d'avoir trouvé chez Bloch «une grande loyauté⁷». Mais il est difficile de se laver tout à fait d'une telle accusation, surtout quand on ne s'est jamais caché de puiser à un

4. E. Bloch, *Rêve diurne, station debout et utopie concrète*, op. cit., p. 44. Parallèlement, hélas, Bergson s'en prenait à la culture «boche»...

5. E. Bloch, *Du rêve à l'utopie*, op. cit., p. 67 sq.

6. S. Kracauer, *Les Employés* [1930], éd. revue et augmentée de N. Perivolaropoulou, trad. C. Orsoni, Paris, Les Belles Lettres, coll. «Le goût des idées», 2012.

7. W. Benjamin, *Lettre à Alfred Cohn* du 18 juillet 1935 (*Correspondance II* [1966], éd. G. Scholem et T. Adorno, trad. G. Petitdemange, Paris, Aubier, 1979, p. 169).

grand nombre de sources. Nous découvrons aussi le regard porté sur Brecht, sur qui Bloch écrit assez peu malgré ce qu'eurent de comparable leurs positions dans l'Allemagne soviétisée d'après-guerre: venus librement y vivre, utilisés par un régime à qui ils fournissaient une caution intellectuelle non négligeable, et pourtant jamais en complet accord avec ce qui se faisait. De ce qui nous paraît rétrospectivement avoir été une illusion, nous pouvons imaginer qu'un Walter Benjamin qui eût survécu à la guerre aurait été susceptible d'être une autre victime. Admettre cette hypothèse aiderait à comprendre la réaction de penseurs que nous respectons face à une situation historique devenue incompréhensible. La postérité ne voit pas les choses ainsi: elle est d'autant plus pointilleuse sur la vigueur de l'opposition à la dictature que ceux qui s'érigent ainsi en juges des morts ne courent d'autre risque que pour la tranquillité de leur bonne conscience.

Qui n'associe le nom d'Ernst Bloch qu'aux mots *utopie* et *espérance* trouvera dans ces petits livres une claire présentation par leur auteur du contenu qu'il donne à ces concepts. La notion d'utopie est à la fois la plus notoire de sa pensée et la plus sujette à contresens. *L'Utopia* de Thomas More, la *Cité du soleil* de Tommaso Campanella apparaissent comme de pures constructions intellectuelles, des vues de l'esprit, sans que soit posée la question de leur éventuelle réalisation – même si l'on admet volontiers que ces livres traduisent, à travers les aspirations qu'ils transcrivent, la réalité politique de leur temps et la représentation que l'on put, dans ces conditions, se faire du *souhaitable*, pour reprendre un mot récurrent dans le *Principe espérance*. À ces livres s'applique ce que, dans la préface des *Principes de la philosophie du droit*, Hegel dit de la *République* de Platon: que ce qui est ainsi «devenu proverbiallement l'exemple d'un idéal vide n'est essentiellement rien d'autre qu'une certaine conception de la nature et de la vie éthique». Fin lecteur de Hegel, Bloch sait que ce qui passe ainsi pour «une rêverie de la pensée abstraite, pour ce qu'on a coutume souvent d'appeler un idéal» (*Principes de la philosophie du droit*, §185), peut avoir une tout autre dimension. Il n'ignore pas les socialistes utopiques du XIX^e siècle dénoncés par Marx et Engels, mais son projet est autre. Son utopie ne consiste pas à construire la maquette du régime idéal et à en décrire par le menu le fonctionnement.

Plutôt que de dire comment le monde devrait être, il insiste sur la possibilité d'un devoir-être différent de ce qui est, et s'efforce d'en donner une idée. Alors que la psychanalyse cherche dans les rêves nocturnes des traces du passé devenu inconscient, Bloch s'intéresse à ce qu'il appelle les «rêves diurnes» de l'humanité, en quoi il voit autant d'ouvertures vers un avenir possible, dessinant les «épures d'un monde meilleur». Au philosophe de «lire dans le présent le possible qui s'y trouve inscrit».

Le réel n'est pas une catégorie logique. La raison distingue le nécessaire – qui ne peut pas ne pas être tel qu'il est – du possible, lequel peut aussi bien être que ne pas être. Si tout le nécessaire est réel, une part seulement du possible l'est. Démontrer revient à dire pourquoi un certain état de fait est nécessaire, positivement ou négativement, puisque l'impossible est un nécessaire-que-ne-pas. Est possible tout ce dont on peut démontrer que ce n'est pas impossible. Entre ce qui ne peut pas ne pas être (le nécessaire) et ce qui ne peut pas être (l'impossible), il y a place pour un large éventail de possibles, sans que l'on puisse *démontrer* pourquoi certains sont réalisés et pas les autres. On en est réduit à *constater* qu'à un moment donné, sont réalisés tels et tels possibles. Cela, Leibniz déjà l'avait dit clairement. L'apport d'Ernst Bloch, ce qu'il appelle *utopie*, c'est l'intérêt porté aux possibles non réalisés et dans lesquels l'humanité peut placer son *espérance*. On sait bien, à chaque moment du temps, que la réalité pouvait, du moins pour une part, être autre qu'elle n'est, mais on se dit qu'il est inutile d'y penser. L'utopie blochienne, c'est l'effort de penser les possibles, l'ouverture de l'esprit dans cette direction, sachant que tout n'est pas possible à tout moment et en tout lieu, mais qu'en un moment et un lieu donnés, il y avait un certain nombre de possibles qui ne se sont pas trouvés réalisés. L'utopie «désigne l'excédent d'un possible dans le présent, un possible qui doit et peut être recherché dans le présent.» Ce n'est pas «le sacrifice des buts proches pour les buts lointains mais la présence des buts lointains». Pour le dire autrement, «c'est le *non-encore-découvert* du nouveau». Quand nous disons «il y avait», nous portons un regard nostalgique sur ce que la réalité aurait pu être. Le regard de Bloch est au contraire tourné vers le futur : non pas «il aurait pu y avoir» mais «il pourrait y avoir». D'où le «principe espérance».

Dans son *Principe responsabilité*, Jonas met en évidence l'ingénuité, voire l'absurdité, de certaines pages du *Principe espérance* dans lesquelles Bloch veut décrire ce que serait le monde utopique qu'il appelle de ses vœux – en pleine guerre mondiale, ne l'oublions pas. On ne peut que suivre Jonas quand il lui reproche de décrire le capitalisme du milieu du xx^e siècle en reprenant des formules d'Engels décrivant un siècle auparavant la *Situation de la classe laborieuse en Angleterre*. Cela nous frappe d'autant plus qu'ont disparu les partis communistes qui tenaient semblables discours aux beaux temps de l'Union soviétique. On pourrait toutefois évoquer ce que fut le programme du Conseil national de la Résistance, élaboré lui aussi durant l'Occupation, quand tout paraissait impossible, et qui dessina « l'épure du monde meilleur » que devait être – et que fut – la IV^e République, dont la proclamation initiale a conservé valeur constitutionnelle.

Jonas prend au mot des formules du *Principe espérance* qu'il rapproche du prométhéisme communiste de ces années-là. Son exaspération est communicative et il convainc lorsqu'il argumente contre le simplisme d'une division nette et insurmontable entre travail intellectuel et travail manuel, comme lorsqu'il montre ce qu'aurait de totalitaire une société dans laquelle le loisir serait une occupation obligatoire. Quarante ans après que Jonas a rédigé ces lignes, l'évolution de la société des loisirs, avec l'abrutissement télévisuel retrouvant ce qu'avaient eu de pire les jeux du cirque, conforte son argumentation et nous fait percevoir sur un mode cauchemardesque certains des « rêves d'une vie meilleure » dont le *Principe espérance* dressait l'encyclopédie.

Il n'est pas surprenant que de tels « rêves » effectués durant la décennie nazie ne soient plus ce que nous-mêmes rêverions volontiers. Trois quarts de siècle ont passé, riches de mutations politiques et d'innovations techniques telles que, sur certains points, nos rêves sont désormais très éloignés de – voire contraires à – ceux d'un philosophe communiste allemand, émigré aux États-Unis puis revenu dans la « zone d'occupation soviétique » en Allemagne. Plutôt qu'à rejeter ces 1600 pages de « rêves d'une vie meilleure » à cause de leur contenu programmatique, cet écart devrait nous inciter à les regarder du point de vue du projet même qui les fonde. De ce point de vue, Pierre Bouretz n'a pas tort

de mettre Ernst Bloch au nombre de ces penseurs juifs du xx^e siècle qu'il appelle «Témoins du futur», même si celui-ci n'a guère mis en avant sa «fierté d'être juif», ayant même retiré de la deuxième édition de son *Esprit de l'utopie* le chapitre qui commençait par ces mots⁸. Cet aspect «programme communiste» de l'utopie a tout à fait disparu des propos tenus par Ernst Bloch au début des années soixante-dix, une dizaine d'années après son départ de Leipzig pour Tübingen. Les choses se sont décantées et nous pouvons percevoir ce qui constituait l'essentiel de son propos : nous rendre l'espérance.

Rédigé avant la composition du *Principe espérance*, un article comme *L'Angoisse de l'ingénieur*⁹ montre que la pensée de Bloch était plus subtile que ce qui a exaspéré Jonas. Sans tenir un discours écologiste – tel du reste qu'il n'en était guère tenu avant *Le Principe responsabilité* – ni rejeter la technique à la manière de Heidegger, il manifeste un trouble devant l'innovation technologique, qu'illustre bien le rapprochement entre Edison et le docteur Faust (p. 20-21). Quand l'inventeur de la lampe à incandescence, de la pile alcaline et du phonographe croit possible de mettre au point un nécrophone pour converser avec les morts, il atteint à son tour «à ce qui était imaginé jadis sous le nom d'espace magique». La technique la plus moderne, ajoute Bloch en 1928,

a tenu bon nombre des promesses des anciens contes fantastiques : la radio amène des voix lointaines dans un espace où nul ne parle ; mieux encore, devient pensable une télévision qui, au milieu d'une représentation du monde de la plus grande sobriété, va découper le territoire où règnent le miroir et son apport magique.

Il constate que la lumière électrique a «chassé les coins sombres des escaliers et greniers, la sinistre nuit, et par là le séjour favori des spectres» ; il ne rêve pas pour autant d'une disparition de la nuit. La «technique tombe finalement dans le même espace que la magie» (p. 24), elle s'illusionne si elle

8. Ce chapitre a été réédité sous le titre «*Symbole : les Juifs*» (Paris, éditions de L'Éclat, 2009, 176 p.) par Raphaël Lellouche, qui l'a accompagné d'une importante étude sur «les Juifs dans l'utopie».

9. E. Bloch, *L'Angoisse de l'ingénieur*, trad. P. Ivernel, Paris, Éditions Allia, 2015, 72 p.

prétend s'y substituer. Tel pourrait être le contenu des «rêves diurnes», dont Bloch s'attache à décrire la réalisation plutôt qu'à dénoncer leur caractère magique. Loin de rejeter un état d'esprit une fois qu'il l'a qualifié de magique, il y voit une présence du futur dans le présent, ce qu'il appelle l'utopie.

Ce n'est pas de livres d'entretiens que l'on peut attendre des éclaircissements sur la position religieuse d'Ernst Bloch. Elle est trop étrange, voire scandaleuse, pour pouvoir être récapitulée en quelques phrases, et n'entre dans aucune des catégories intellectuelles admises. Il est communiste et l'on attendrait une dénonciation de l'aliénation religieuse. Ou du moins quelque réflexion sur les relations entre théologie et politique qui puisse, sait-on jamais, être opposée à celle de Carl Schmitt ou à la notion de «religion politique» chère à Eric Voegelin. Il est vrai que ce communiste sans parti a été mis à la retraite anticipée par le parti communiste allemand pour cause de «déviation de la vision du monde scientifique du marxisme-léninisme» et «égarements mystiques». On se dit alors, comme fait Pierre Bouretz dans *Témoins du futur*, qu'Ernst Bloch est juif. Et l'on échappe encore à son propos car sa pensée religieuse est tout imprégnée de christianisme, et a donc pu intéresser des théologiens chrétiens en quête d'esprits frères. Mais ce n'est pas cela encore, puisque sa lecture du christianisme est fondée sur ce qu'il tient pour la dimension athée de celui-ci, en insistant sur le fait qu'avec le Christ en croix, c'est Dieu lui-même qui est mort. Manière de s'inscrire en faux contre «une certaine forme d'athéisme banal». Tout cela, ajoute-t-il, «n'est pas si facile» et n'a pas encore été vécu, été ressenti et pensé jusqu'à ses ultimes conséquences.

Voilà bien le programme de travail intellectuel vers lequel ouvrent les livres d'Ernst Bloch ! Et d'abord entendre ce message : dépasser le «principe responsabilité» pour rapprendre l'espérance.

Marc LEBIEZ